

# Radical Reform und Political Persuasion in the Life and Writings of Thomas More [Martin Fleisher]

Autor(en): **Brack, Marie**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **24 (1974)**

Heft 2

PDF erstellt am: **11.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cription de ses avatars successoraux, tel paraît être l'objet de ce livre. Tâche à la fois démesurée et par trop limitée, dont le résultat, il faut bien l'avouer, ne laisse pas de décevoir. En dépit – et peut-être à cause – d'une ténacité dans le rassemblement des données et d'un souci du détail dignes de tout éloge, il subsiste une disproportion flagrante entre l'ampleur de la recherche et le poids des résultats obtenus. Nul doute qu'il y ait là une erreur de méthode: les éléments réunis sont nombreux mais assez dépourvus de signification, faute d'un élargissement suffisant du champ d'investigation. Par ailleurs le plan manque de clarté et le lecteur succombe sous une avalanche de chiffres et de détails «parcellaires», véritables arbres masquant la forêt!

Or c'est dommage, car la problématique de l'ouvrage ne manque pas d'intérêt: «le règlement des problèmes successoraux et l'institution de relations féodales entre héritiers»; le processus double auquel aboutit la dévolution des terres par voie successorale: «d'une part... les puînés relèvent de l'aîné une fraction de leurs biens et se reconnaissent ses hommes; d'autre part... l'autre fraction des biens reçus par les puînés échappe à la suzeraineté de l'aîné et revêt le caractère d'un alleu» (p. 169). L'auteur entrevoit «dès la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, un divorce entre le règlement de problèmes successoraux et l'institution de relations féodales entre héritiers» (p. 307). Reste à savoir si l'établissement de ces relations féodales entre héritiers était le moyen de garantir la solidarité du lignage et l'unité de son patrimoine ou s'il s'agissait de l'expression d'une volonté suzeraine étrangère à la famille désireuse seulement d'assurer le service de fief. L'auteur a le mérite d'avoir montré l'intérêt méconnu de la première hypothèse mais paraît gauchir ses conclusions en négligeant par trop la seconde.

*Fribourg*

*Nicolas Morard*

MARTIN FLEISHER, *Radical Reform and Political Persuasion in the Life and Writings of Thomas More*. Genève, Librairie Droz, 1973. In-8°, 183 p. (Coll. «Travaux d'humanisme et Renaissance», vol. CXXXII).

Le fil directeur de cette étude est donné par la conception que des humanistes chrétiens comme More et Erasme avaient de leur monde: un monde à l'envers, sens dessus dessous, où les véritables valeurs, naturelles et chrétiennes, se trouvaient renversées et même inversées par des jugements erronés et des mœurs perverses. Le More que nous rencontrons tout au long de cet ouvrage s'efforce, dans ses écrits comme dans sa vie familiale et publique (et jusque dans sa mort même), de remettre le monde à l'endroit, de redonner leur place aux vraies valeurs et surtout d'inciter autrui, par son exemple, à faire de même. C'est là, selon une thèse fort intéressante que développe le professeur Fleisher dans son dernier chapitre, l'attitude du «fou» chrétien (pris au sens du fou de cour, dont les plaisanteries et les

duperies cachaiement la véritable sagesse) qui adopte volontairement un comportement déroutant et va même jusqu'à user de supercheries (l'*Utopie* en est une) pour mieux dévoiler la vérité. C'est en ce sens, semble-t-il, qu'on peut parler de «réforme radicale» chez More, réforme qu'il cherche à mettre en œuvre par la persuasion des grands, des dirigeants.

Le but des deux textes principaux étudiés dans cet ouvrage – l'*Utopie* pour le domaine social et politique, la longue lettre à Dorp (écrite en faveur d'Erasmus) pour le domaine de l'enseignement et de la théologie – c'est donc de persuader les autorités en place d'effectuer les réformes nécessaires pour remettre le monde droit, en changeant radicalement les institutions existantes, perverses. Mais pour les persuader du bien-fondé et de l'urgence de ces réformes, il faut d'abord leur montrer l'absurdité de la situation présente, les erreurs et les injustices qu'elle autorise. Puis il faut présenter les réformes suggérées sous un jour si agréable, si *plaisant* (le plaisir, la joie, est un élément important de la philosophie de More, comme le relève très bien l'auteur), qu'elles paraissent aller de soi, en parfait accord avec la réalité naturelle et spirituelle de l'homme, et en particulier du chrétien.

Dans son étude des deux textes précités, le professeur Fleisher suit un plan parallèle avec, malheureusement, moins de succès que More. En effet, si la critique politique et sociale de l'Europe et particulièrement de l'Angleterre que l'on trouve dans le Livre Premier de l'*Utopie* et dans *L'Eloge de la Folie* (ici, chap. I) est bien insérée dans la réalité des faits historiques (guerres de prestige, traités rompus sitôt signés, rapines et corruption des nobles, misère vouée au crime des petits, justice cruelle et inéquitable), l'analyse proprement dite du «témoignage» de Hythloday sur ce qu'il a vu chez les Polylérites, les Macariens et autres Achoriens d'abord (Livre Premier) puis en Utopie (Livre Second – ici chap. II) nous a paru faible: trop de paraphrases, de comparaisons longues et abstraites avec de nombreux auteurs antiques, médiévaux ou contemporains. Nous aurions préféré trouver une synthèse moins érudite mais plus réfléchie des thèses de l'*Utopie*, qui aurait mieux mis l'accent sur leur caractère proprement révolutionnaire. Telle quelle, on s'y perd un peu, et l'*Utopie* elle-même y perd de son mordant. Le chap. III, consacré à la lettre à Dorp dans laquelle More analyse les mérites respectifs de la dialectique et de la rhétorique, en général et en particulier dans l'étude de la théologie, souffre des mêmes défauts: l'auteur nous entraîne si loin, en des développements si spécialisés, si abstraits, si... scolastiques, que l'aspect radical des vues de More et d'Erasmus en matière d'enseignement et de théologie se perd complètement. On ne le retrouve que dans l'excellent paragraphe II, qui nous semble valoir à lui tout seul les dix précédents.

Heureusement, les deux derniers chapitres de cette étude, très intéressants, nous remettent de nos peines. La manière (chap. IV) dont le professeur Fleisher insère l'œuvre de More et surtout l'*Utopie* dans son engagement social, religieux et politique est certainement très convaincante.

L'*Utopie* doit faire partie de ces «bons livres» (comme les textes sacrés, ceux des Pères de l'Eglise, et quelques textes antiques) qui ouvrent l'esprit des grands, les incitent à entreprendre des réformes en leur donnant la nostalgie de cette réalité naturelle qu'ils ignoraient. Mais en même temps l'humaniste doit «payer de sa personne» en acceptant de devenir le conseiller du prince, malgré les difficultés et les dangers inévitables – et c'est pourquoi More finira par accepter, contre son gré mais pour mieux servir ses idées, les charges de plus en plus lourdes que lui confiera Henri VIII. Son attitude constante de «fou» chrétien au milieu d'une cour pervertie le conduira à refuser tout compromis et à accepter joyeusement la mort (chap. V), comme une dernière imitation du Christ.

*Lausanne*

*Marie Brack*

WALTER BERNHARDT, *Zentralbehörden des Herzogtums Württemberg 1520 bis 1629*. Stuttgart, Kohlhammer, 1973. 2 Bde., 1070 S. (Veröffentlichungen der Kommission für geschichtliche Landeskunde in Baden-Württemberg, B 71/72.)

Das wesentliche Merkmal des Beamten ist seine Mitgliedschaft in einem arbeitsteiligen, hierarchischen Verwaltungsstab, das heisst nicht das Individuum, sondern seine Funktion ist relevant. Die Beschäftigung mit einer Beamtenschaft ist daher nur unter zwei Gesichtspunkten vertretbar: 1. als Auswertung eines personengeschichtlichen Materials für die Untersuchung des Grades und des Umfangs der Bürokratisierung eines Herrschaftssystems und 2. als Untersuchung der Auswirkungen dieser Bürokratisierung auf die Sozialstruktur, insbesondere auf die soziale Mobilität und die Bildung neuer Zwischenschichten.

Die vorliegende Tübinger Dissertation erfasst das Personal der württembergischen Zentralverwaltung im 1. Jahrhundert ihres Bestehens (1520–1629) in rund 700 Biographien. Gegenüber den vorliegenden Arbeiten (I. Kothe, *Der fürstliche Rat in Württemberg im 15. und 16. Jahrhundert*, Stuttgart 1938; W. Pfeilsticker, *Neues württembergisches Dienerbuch*, 2 Bde., Stuttgart 1957–63) hat der Verfasser sich auf die sorgfältige Ergänzung der Biographien beschränkt. Es stellt sich aber die Frage, ob diese Individualisierung des Materials, das heisst ein primär genealogischer Zugang für diesen Problemkreis wissenschaftlich ergiebig ist. Der Verfasser untersucht die einzelnen Beamten unter dem Gesichtspunkt der Karriere (Lebenslauf, Dienstreisen, Streitigkeiten/Dienstvergehen, Beurteilungen), ihrer wirtschaftlichen Stellung (Besoldung, Subsidium, Begnadigungen, Leibgedinge und vereinzelt Besitz) und ihrer Gruppenzugehörigkeit (Familie). Während die Karriere mit Recht als gängiges Kriterium für die Hierarchisierung des Verwaltungsapparates gilt, ist die Häufigkeit und Art der Dienstreisen eine bisher ungenügend genutzte Quelle, den Grad der Schriftlichkeit beziehungsweise Büro-